Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: Un livre de M.W. Berteval sur Henrik Ibsen
Autor: Golay, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750607

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Avant d'en finir avec le Salon d'Automne, je voudrais vous en montrer brièvement la physionomie générale, telle, du moins, qu'elle pouvait se révéler au cours d'un trop sommaire examen. Mon Dieu! cette année, il ne fut ni excellent ni détestable, en somme, et ne mérita ni la bruyante admiration de certains critiques „avancés", ni la prud'hommesque fureur de M. Lampué, conseiller municipal, ni le concert de récriminations dont on accable, aujourd'hui encore, ce pauvre M. Frantz-Jourdain. Mais, me direz-vous, l'honnête médiocrité est précisément la caractéristique ordinaire des Salons officiels: nous avons toujours pensé que le Salon d'Automne était autre chose. Sans doute. Et voici la différence: les expositions du printemps sont, presque toujours, ennuyeuses parce que monotones; le Salon d'Automne de 1912 fut assez insignifiant à force d'être chaotique. Il eut cependant, sur ses rivaux, une supériorité manifeste: sa section d'arts décoratifs et d'ameublement nous révéla l'effort magnifique que poursuivent, en France, à la recherche d'un style nouveau, quelques artistes intelligents et opiniâtres. Pour ne pas allonger démesurément cette chronique, déjà trop longue, je me bornerai à citer quelques noms: Lebasque et le savoureux humoriste genevois Carlègle, dont les papiers peints sont d'une ingéniosité charmante, et, pour l'ameublement, André Mare, Bigaux, miss Lloyd, Mallet, Paul Follot et surtout André Groult. Ce dernier exposait une salle à manger en platane d'Afrique et palissandre, décorée en jaune, noir et vert, qui est une pure merveille.

PARIS RENÉ DE WECK

□□□

UN LIVRE DE M. W. BERTEVAL SUR HENRIK IBSEN

Je ne doute pas qu'un jour, un critique érudit à la fois et sensible aux évolutions du goût, n'écrive un essai sur *Ibsen en France*. Il y étudiera l'influence exercée par Ibsen sur le théâtre français.

On y trouvera sans doute des détails typiques et fort divertissants. M. Jules Lemaître, dont l'élégance fut longtemps de se piquer d'indépendance intellectuelle, consacra à Ibsen des feuilletons narquois et en somme bienveillants, où il donnait des surnoms drôles aux héros et aux héroïnes du dramaturge scandinave. Il appelait Nora une „George Sand des banquises" et Hialmar Ekdal le „Delobelle de la photographie". A part cela il se montrait, somme toute, accessible au génie et à la puissance d'analyse de l'auteur de *Hedda Gabler* et du *Canard sauvage*.

Francisque Sarcey, qui exerça, on a maintenant beaucoup de peine à comprendre pourquoi, une autorité tyrannique sur l'opinion parisienne, se montra comme à l'ordinaire d'une jolie inintelligence. Il est vrai qu'à la même époque Francisque Sarcey consacrait seize colonnes enthousiastes aux *Femmes collantes* de cet excellent Léon Gandillot. Ibsen ne s'en porta pas plus mal par la suite, et cela ne donna pas à Léon Gandillot le génie qui, équitablement, lui manquait. Seuls parmi tant d'augures, qui ne peuvent se regarder sans rire, Octave Mirbeau et Henry Bauer s'emportèrent contre la routine et l'esprit borné de la critique.

L'article d'Octave Mirbeau surtout fut remarqué, parce que violemment agressif, et écrit dans le mouvement endiablé qui caractérise M. Mirbeau,

ce virtuose de l'outrance. En voici quelques lignes: „Les critiques ne viennent pas au théâtre pour comprendre et être émus, ils y viennent pour voir des décors, de petites femmes nues sur la scène. Et ils y viennent aussi pour entendre des calembours, des couplets polissons, des psychologies à la Dumas, des émotions en simili, et des humanités en toc. Tout ce qui les dérange de leurs petites affaires, tout ce qui les distrait d'une belle cuisse, d'une belle croupe ou d'un beau téton, tout ce qui les force à penser, voilà l'ennemi."

„Et puis le nouveau les irrite, les désoriente, les épouvante. Ils se sentent si seuls, si petits, si désarmés devant ce qu'ils voient et entendent ponr la première fois. Alors ils crient, ils crient comme ils peuvent, comme les pauvres chiens crient à la lune, et ils invoquent Molière, Corneille, Dumas, Bornier, le génie de la race et la race de génie."

Depuis le moment où M. Octave Mirbeau clamait ainsi, les temps ont changé, et nous ne sommes pas loin, je crois, de l'instant où l'on proclamera la faillite de la littérature boulevardière. Dans le dernier numéro de la *Bibliothèque universelle*, M. Romain Rolland qui est bien un des esprits les plus vastes et les plus larges de la France d'aujourd'hui, fait de la vie intellectuelle contemporaine en France un tableau qui ne ressemble guère à ce tissu de lamentations sur la décadence de la critique, de l'art et de la littérature que nous sommes accoutumés de rencontrer dans les revues et journaux de la Suisse romande.

L'histoire de la littérature française depuis le romantisme, de M. J. H. Retinger, parue l'année dernière, tient compte, dans une large mesure, des influences étrangères fort diverses qui ont contribué à ouvrir à la littérature française des voies encore non frayées. Le livre de M. Berteval *(Le théâtre d'Ibsen)* est une des manifestations les plus intéressantes de cette critique nouvelle. L'auteur, qui est notre compatriote, a le premier, parmi tous les critiques de langue française qui se sont occupés d'Ibsen, considéré la série d'œuvres qui va de *Catilina* (1848) à *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, dans leur ordre chronologique, en tenant compte à chaque œuvre nouvelle, des acquits et des fluctuations intellectuelles et morales de leur auteur. M. Henry Bordeaux, dans l'étude très solide et très impartiale qu'il a publiée dans *Ames modernes*, et qu'il a eu grand tort de vouloir renier, considère l'œuvre d'Ibsen comme constituant un tout homogène, comme une manière de monument, dont chaque œuvre serait une pierre. Or jamais auteur dramatique ne fut plus sensible qu'Henrik Ibsen à toutes les idées, à tous les sentiments, à tout ce qui peut solliciter l'attention d'un penseur et d'un psychologue. Il faut dire que ses pièces furent connues en France dans un ordre très fantaisiste. *Maison de Poupée (Nora)* qui est de 1879 fut traduite et représentée en 1894, après *Rosmersholm* qui est de 1886. Jamais la critique, même la critique sérieuse, comme précisément celle de M. Bordeaux, n'a tenté de redresser l'opinion du public, déroutée par tant de contradictions. Or, chacun sait combien l'opinion du public des théâtres parisiens est facile à dérouter! Et même aujourd'hui, que le talent d'Ibsen n'est plus mis en discussion, et qu'un article de Sarcey ferait sourire, et que *Maison de Poupée* est classique aussi bien que *Le Misanthrope*, il subsiste, dans les esprits, une certaine confusion, et quelquefois même une certaine méfiance. Le livre extrêmement intelligent et extrêmement vivant de M. W. Berteval vient donc combler une lacune, et rendre ainsi aux fervents de Cosmopolis un service de premier ordre.

Certes, je n'ignore pas tout ce que M. Berteval doit à Woerner, par exemple, ou à Bümrings, à Boyesen ou à Alfred Markowitz. Mais, il reste qu'en français, son livre est seul de son espèce, et qu'il devient par là indispensable.

Il est évident que les *Revenants* et *Maison de Poupée*, qui considèrent les deux faces du même problème, se sont présentés en même temps à l'esprit d'Ibsen. Il a résolu le problème d'une façon dans les *Revenants* en 1881. Mais il l'avait résolu d'une autre façon dans *Maison de Poupée* en 1879. Il est facile alors, si l'on ne tient pas compte de la façon dont Ibsen concevait le théâtre, et aussi de quelle manière son cerveau travaillait, de parler d'obscurité, de contradiction, d'invoquer les „brumes du Nord", et de reprendre le mot familier de M. Jules Lemaître: „Que voulez-vous! moi je n'y comprends rien."

M. Berteval, lui, a tenté de concilier deux méthodes de critique, la méthode dite psychologique et la méthode dite historique, et que l'on nomme quelquefois la méthode française et la méthode allemande. Et c'est bien là que résident l'originalité et la valeur de son étude.

* * *

Essayons de résumer très brièvement le livre de M. Berteval, et d'indiquer comment il groupe les pièces, par séries de deux ou de trois, pour diviser ensuite toute l'œuvre en trois périodes successives dont chacune est éclairée, expliquée et définie par la précédente.

Ses premières œuvres (1850-1873) sont nettement individualistes. „Etre soi-même", telle est la maxime fondamentale, non seulement de *Catilina*, mais de *Peer Gynt* et des *Prétendants à la couronne*. Pour être pleinement et fortement soi-même, il faut se connaître, savoir où est sa place et rester ensuite à cette place. Haakon, dans les *Prétendants*, est heureux et puissant, parce qu'il est vraiment à sa place sur le trône, tandis que Skule est un être tourmenté d'ambition et de désir de grandir au-dessus de soi-même. Peer Gynt est le jouet des circonstances et de ses propres illusions, parce qu'il méconnait sa véritable nature.

Les drames suivants (1873—1888) sont des drames réalistes et sociaux, dans lesquels Ibsen a considéré l'homme dans ses rapports avec la société, qui tend à le maintenir à sa place. Or la société, chaque fois que ses lois correspondent aux légitimes aspirations de l'individu, a raison; lorsqu'elle le contraint, elle a tort. Ibsen n'a pas dit autre chose dans *Maison de Poupée*. Nora et Helmer ne sont pas pleinement eux-mêmes, puisqu'ils se connaissent mal, et que leur mariage n'est qu'un malentendu moral. La *Dame de la mer*, écrite dix ans plus tard, pose le même problème et le résout de façon identique — mais plus optimiste. Les dernières œuvres — celles qui révèlent le plus entièrement l'âme vibrante et tourmentée d'Ibsen, *Solness*, ou *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, montrent la lutte entre les aspirations de l'individu et la destinée.

Il est facile ainsi de rattacher aux pièces que je viens de citer les autres œuvres d'Ibsen. *L'Union des jeunes* se rapproche de *Peer Gynt; Rosmersholm* est parent de la *Dame de la mer*, ainsi que *Hedda Gabler*, — effroyable satire d'Ibsen par lui-même, sous le masque d'une femme avide de beauté et de courage, mais qui est un monstre et qui „détruit tout ce qu'elle touche."

A *Hedda Gabler* on peut rattacher le *Canard sauvage*, autre satire des idées d'Ibsen, œuvre déconcertante, où il s'est bafoué dans le personnage du rêveur malfaisant Grégoire Werlé.

Tout cela, je l'indique de façon très sommaire. M. W. Berteval montre que certaines pièces de début ne sont que les ébauches des pièces futures. *Madame Inger a oestraat*, par exemple, deviendra la *Comédie de l'amour*. De l'idée des *Prétendants à la couronne*, il fera *Empereur et Galiléen*.

„Ainsi" nous dit-il „quand nous voyons le rideau se baisser sur le dernier acte de ses dernières œuvres, nous nous souvenons de nous être entretenus avec un homme très droit, très énergique, dont les suprêmes paroles trahissent une invincible nostalgie de bonheur."

Dans aucun pays Ibsen ne fut combattu, discuté, porté aux nues et finalement méconnu, comme en France, où on ne le joue hélas plus guère. Ce n'est qu'une éclipse passagère.

Le livre de M. Berteval contribuera sans doute à remettre dans „le mouvement" l'œuvre d'Ibsen, que l'on a quelque peu reléguée au nombre des chefs-d'œuvre classiques, un peu pour s'en débarrasser.

Plus le temps passera, plus Ibsen apparaîtra grand, parce qu'en réalité il fut très grand. Il a scruté avec une acuité et une hardiesse incomparables, les tréfonds les plus obscurs de l'âme humaine.

Un de ses personnages s'exprime ainsi, dans *Maison de Poupée*: „Nous n'avons jamais en commun cherché à voir le fond des choses". La gloire d'Ibsen est précisément d'avoir été au fond des choses. Et c'est pourquoi cette œuvre si complexe, si multiple est parfois si déconcertante. M. Berteval, en nous en montrant la profonde unité a rendu un service dont il faut vivement le remercier.

GENÈVE GEORGES GOLAY

□ □ □

VERHAEREN

Ende November des verflossenen Jahres sprach der belgische Dichter Emil Verhaeren in der Zürcher Tonhalle. Die enthusiastische Hingabe an das Leben in seiner ganzen Fülle und Mannigfaltigkeit: das war sein Thema. Seid doch dankbar für das Leben; seid dankbar für alles, was der Menschengeist, dessen Mächtigkeit Sophokles vielleicht den schönsten Hymnus einst sang, ans Licht gehoben hat zu unvergänglichem Besitz; seht und bestaunt und verehrt in der ungeheuren Welt der Arbeit die menschliche Energie; fühlt euch in innigem Bewusstsein verbunden mit allem, was tätig und lebendig ist in der Welt; was Werte schafft, idealer und materieller Natur; lernt auch Schmerz und Leid als notwendige Faktoren im Weltorganismus verstehen und zeigt euern Heldenmut in ihrer Überwindung!

So etwa ließe sich formulieren, was Verhaeren vorbrachte, nicht in der Form eines Systems, sondern mehr als feurige Kontemplation. Und in seine lebhafte Prosa setzte er eine Anzahl Edelsteine aus seinen Gedichten, aus dem Bande *La multiple splendeur;* und so wenig künstlerisch er diese gedankenschwere, aber dichterisch bildhafte Lyrik zum Vortrag brachte: es ging von diesen Versen ein hinreißender Zug aus.

Wer den Mann persönlich kennen lernte, fand, dass seine Verkündigung mit seiner Persönlichkeit eins ist. Wie beglückt ihn das ihn umflutende